

ROMANS DU JOUR ILLUSTRÉS

CONTES ET NOUVELLES DE LAFONTAINE

PUBLIÉ PAR
GUSTAVE
HAVARD
15
RUE GUÉNÉGAUD

20 CENTIMES
LA
LIVRAISON

Dessins par Tony Johannot et Deveria.

Gravures par Brevière et Thompson

LIVRE PREMIER

JOCONDE

NOUVELLE TIRÉE DE L'ARIOSTE



Joconde.

Jadis régnait en Lombardie
Un prince aussi beau que le jour,
Et tel que des beautés qui régnaient à sa cour
La moitié lui portait envie.
L'autre moitié brûlait pour lui d'amour.
Un jour, en se mirant : Je fais, dit-il, gageure
Qu'il n'est mortel dans la nature
Qui me soit égal en appas,

Et gage, si l'on veut, la meilleure province
De mes Etats;
Et, s'il s'en rencontre un, je promets, foi de prince,
De le traiter si bien, qu'il ne s'en plaindra pas.

A ce propos s'avance un certain gentilhomme
D'auprès de Rome.

II

LES CORDELIERS DE CATALOGNE.

NOUVELLE TIRÉE DES CENT NOUVELLES NOUVELLES.

Je veux vous conter la besogne
Des cordeliers de Catalogne :
Besogne où ces pères en Dieu
Témoignèrent en certain lieu
Une charité si fervente,
Que mainte femme en fut contente,
Et eurent y gagner paradis.



Joconde. -- LIV. I.

Telles gens par leurs bons avis
Mettent à bien les jeunes âmes.
Tirent à soi filles et femmes.
Se savent emparer du cœur,
Et dans la vigne du Seigneur

Travaillent ainsi qu'on peut croire,
Et qu'on verra par cette histoire.

Au temps que le sexe vivait
Dans l'ignorance, et ne savait
Gloser encor sur l'Evangile
(Temps à coter fort difficile),
Un essaim de frères mineurs,
Pleins d'appétit et beaux dineurs,
S'alla jeter dans une ville
En jeunes beautés très-fertile.
Pour des galants, peu s'en trouvait;
De vieux maris, il en pleuvait.
A l'abord une confrérie
Par les bons pères fut bâtie.
Femme n'était qui n'y ceurût,
Qui ne s'en mit, et qui ne crût
Par ce moyen être sauvée :
Puis, quand leur foi fut éprouvée,
On vint au véritable point;
Frère André ne marchanda point,
Et leur fit ce beau petit prêche :

Si quelque chose vous empêche
D'aller tout droit en paradis,
C'est d'épargner pour vos maris
Un bien dont ils n'ont plus que faire
Quand ils ont pris leur nécessaire,
Sans que jamais il vous ait plu
Nous faire part du superflu.
Vous me direz que notre usage
Répugne aux dons du mariage :
Nous l'avouons ; et, Dieu merci,
Nous n'aurions que voir en ceci
Sans le soin de vos consciences,
La plus griève des offenses
C'est d'être ingrate ; Dieu l'a dit :
Pour cela Satan fut maudit.
Prenez-y garde ; et de vos restes
Rendez grâce aux bontés célestes,
Nous laissant dimer sur un bien
Qui ne vous coûte presque rien.
C'est un droit, ô troupe fidèle !
Qui vous témoigne notre zèle ;
Droit authentique et bien signé
Que les papes nous ont donné ;
Droit enfin, et non pas aumône.
Toute femme doit en personne
S'en acquitter trois fois le mois
Vers les enfants de saint François.
Cela fondé sur l'Ecriture :
Car il n'est bien dans la nature
(Je le répète, écoutez-moi)
Qui ne subisse cette loi
De reconnaissance et d'hommage
Or, les œuvres de mariage
Etant un bien, comme savez,
Ou savoir chacune devez,
Il est clair que dime en est due.
Cette dime sera reçue
Selon notre petit pouvoir :
Quelque peine qu'il faille avoir,
Nous la prendrons en patience :
N'en faites point de conscience ;
Nous sommes gens qui n'avons pas
Toutes nos aises ici-bas.
Au reste il est bon qu'on vous dise
Qu'entre la chair et la chemise
Il faut cacher le bien qu'on fait :
Tout ceci doit être secret
Pour vos maris et pour tout autre.
Voici trois mots d'un bon apôtre
Qui font à notre intention :
Foi, charité, discrétion.

Frère André, par cette éloquence,
Satisfit fort son audience,
Et passa pour un Salomon :
Peu dormirent à son sermon.
Chaque femme, ce dit l'histoire,
Garda très-bien dans sa mémoire,

Et mieux encor dedans son cœur,
Le discours du prédicateur.

Ce n'est pas tout, il s'exécute :
Chacune accourt ; grande dispute
A qui la première paiera :
Mainte bourgeoise murmura
Qu'au lendemain on l'eût remise.
Et notre mère sainte église,
Ne sachant comment renvoyer
Cet escadron prêt à payer,
Fut contrainte enfin de leur dire :
De par Dieu, souffrez qu'on respire !
C'en est assez pour le présent ;
On ne peut faire qu'en faisant.
Réglez votre temps sur le nôtre ;
Aujourd'hui l'une, et demain l'autre :
Tout avec ordre ; et, croyez-nous,
On en va mieux quand on va doux.

Le sexe suit cette sentence :
Jamais de bruit pour la quittance.
Trop bien quelque collation,
Et le tout par dévotion.
Puis de trinquer à la commère.
Je laisse à penser quelle chère
Faisait alors frère Frapart.
Tel d'entre eux avait pour sa part
Dix jeunes femmes bien payantes,
Frisques, gaillardes, attrayantes :
Tel aux douze et quinze passait
Frère Roc à vingt se chaussait.
Tant et si bien que les donzelles,
Pour se montrer plus ponctuelles,
Payaient deux fois assez souvent
Dont il avint que le couvent,
Las enfin d'un tel ordinaire,
Après avoir à cette affaire
Vaqué cinq ou six mois entiers,
Eût fait crédit bien volontiers :
Mais les donzelles, scrupuleuses,
De s'acquitter étaient soigneuses,
Croyant faillir en retenant
Un bien à l'ordre appartenant.
Point de dimes accumulées.
Il s'en trouva de si zélées
Que par avance elles payaient.
Les beaux pères n'expédiaient
Que les fringantes et les belles,
Enjoignant aux sempiternelles
De porter en bas leur tribut ;
Car dans ces dimes de rebut
Les lais trouvaient encore à frire.
Bref, à peine il se pourrait dire
Avec combien de charité
Le tout était exécuté.

Il avint qu'une de la bande,
Qui voulait porter son offrande
Un beau soir, en chemin faisant,
Et son mari la conduisant,
Lui dit : Mon Dieu, j'ai quelque affaire
Là-dedans avec certain frère ;
Ce sera fait dans un moment.
L'époux répondit brusquement :
Quoi ? quelle affaire ? êtes-vous folle ?
Il est minuit, sur ma parole :
Demain vous direz vos péchés :
Tous les bons pères sont couchés.
Cela n'importe, dit la femme.
Et, par Dieu, si, dit-il, madame,
Je tiens qu'il importe beaucoup ;
Vous ne bougerez pour ce coup.

Qu'avez-vous fait ? et quelle offense
Presse ainsi votre conscience ?
Demain matin, j'en suis d'accord.
Ah ! monsieur, vous me faites tort,
Reprit-elle ; ce qui me presse,
Ce n'est pas d'aller à confesse,
C'est de payer : car, si j'attends,

Je ne le pourrai de longtemps ;
Le frère aura d'autres affaires. —
Quoi payer ? — La dime aux bons pères. —
Quelle dime ? — Savez-vous pas ? —
Moi, je le sais ! — C'est un grand cas
Que toujours femme aux moines donne... —
Mais cette dime ou cette aumône,
La saurai-je point à la fin ?
Voyez, dit-elle, qu'il est fin !
N'entendez-vous pas ce langage ?
C'est des œuvres de mariage.
Quelles œuvres ? reprit l'époux ? —
Eh ! là ! monsieur, c'est ce que nous...
Mais j'aurais payé depuis l'heure ;
Vous êtes cause qu'en demeure



Le cocu battu et content. — liv. 1.

Je me trouve présentement,
Et cela je ne sais comment,
Car toujours je suis coutumière
De payer toute la première.

L'époux, rempli d'étonnement,
Eut cent penses en un moment ;
Il ne sut que dire et que croire.
Enfin pour apprendre l'histoire
Il se tut ; il se contraignit ;
Du secret, sans plus, se plaignit,

Vous le verrez. Car, quant à cette dame,
Ne doutez point qu'elle ne soit à moi.
Je ne veux pas que vous m'ajoutiez foi,
Mais aux baisers que de la pauvre femme



Le paysan qui avait offensé son seigneur. — LIV. I.

Je recevrai; ne craignant qu'un seul point,
C'est qu'à me voir, de joie elle ne meure.

On fait venir l'épouse tout à l'heure,
Qui froidement, et ne s'émouvant point,
Devant ses yeux voit son mari paraître,
Sans témoigner seulement le connaître,
Non plus qu'un homme arrivé du Pérou.

Voyez, dit-il, la pauvre est honteuse
Devant les gens; et sa joie amoureuse
N'ose éclater : soyez sûr qu'à mon cou,
Si j'étais seul, elle serait sautée.

Pagamin dit : Qu'il ne tienne à cela;
Dedans sa chambre allez, conduisez-la.
Ce qui fut fait; et, la chambre fermée,
Richard commence : Eh! là, Bartholomée,
Comme tu fais! je suis ton Quinzica,
Toujours le même à l'endroit de sa femme.
Regarde-moi. Trouves-tu, ma chère âme,

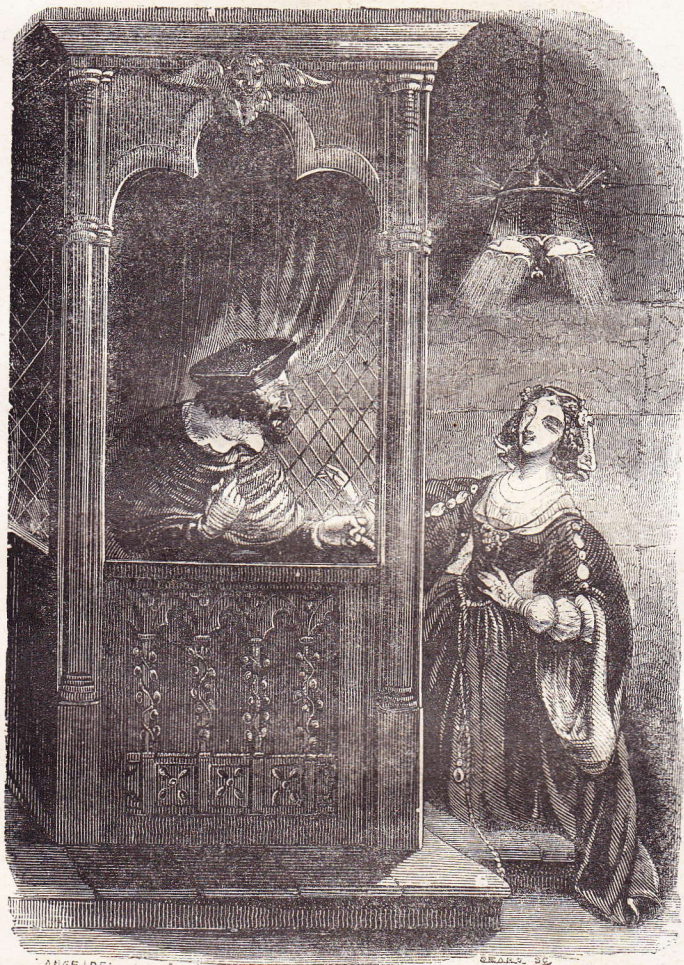
En mon visage un si grand changement?
C'est la douleur de ton enlèvement
Qui me rend tel; et toi seule en es cause.
T'ai-je jamais refusé nulle chose,
Soit pour ton jeu, soit pour tes vêtements?
En était-il quelqu'une de plus brave?
De ton vouloir ne me rendais-je esclave?
Tu le seras, étant avec ces gens.
Et ton honneur, que crois-tu qu'il devienne?
Ce qu'il pourra, répondit brusquement
Bartholomée. Est-il temps maintenant
D'en avoir soin! s'en est-on mis en peine
Quand, malgré moi, l'on ma jointe avec vous :
Vous, vieux penard; moi, fille jeune et drue,
Qui méritais d'être un peu mieux pourvue,
Et de goûter ce qu'hymen a de doux?
Pour cet effet j'étais assez aimable,
Et me trouvais aussi digne, entre nous,
De ces plaisirs, que j'en étais capable.
Or, est le cas allé d'autre façon.
J'ai pris mari qui pour toute chanson



Les cordeliers de Catalogne. — LIV. II.

N'a jamais eu que ses jours de férie;
Mais Pagamin, sitôt qu'il m'eut ravie,
Me sut donner bien une autre leçon.
J'ai plus appris des choses de la vie

Il la gagna : bien savait son métier.
Amour s'en mit, Amour, ce bon apôtre,
Dix mille fois plus corsaire que l'autre,
Vivant de rapt, faisant peu de quartier.



Le mari confesseur. — LIV. I.

La belle avait sa rançon toute prête :
Très-bien lui prit d'avoir de quoi payer ;
Car là n'était ni vigile ni fête.
Elle oublia ce beau calendrier
Rouge partout et sans nul jour ouvrable :
De la ceinture on le lui fit tomber ;
Plus n'en fut fait mention qu'à la table.

Notre légiste eût mis son doigt au feu
Que son épouse était toujours fidèle,
Entière, et chaste ; et que, moyennant Dieu,
Pour de l'argent on lui rendrait la belle.
De Pagamin il prit un sauf-conduit,
L'alla trouver, lui mit la carte blanche.
Pagamin dit : Si je n'ai pas bon bruit,
C'est à grand tort, je veux vous rendre franche
Et sans rançon votre chère moitié.
Ne plaise à Dieu que si belle amitié
Soit par mon fait de désastre ainsi pleine !
Celle pour qui vous prenez tant de peine

Vous reviendra selon votre désir.
Je ne veux point vous vendre ce plaisir.
Faites-moi voir seulement qu'elle est vôtre :
Car si j'allais vous en rendre quelque autre,
Comme il m'en tombe assez entre les mains,
Ce me serait une espèce de blâme.
Ces jours passés je pris certaine dame
Dont les cheveux sont quelque peu châtains.
Grande de taille, embonpoint, jeune et fraîche.
Si cette belle, après vous avoir vu,
Dit être à vous, c'est autant de conclu :
Reprenez-la, rien ne vous en empêche.

Richard reprit : Vous parlez sagement,
Et me traitez trop généreusement.
De son métier il faut que chacun vive :
Mettez un prix à la pauvre captive,
Je le paierai comptant, sans hésiter.
Le compliment n'est ici nécessaire :
Voilà ma bourse, il ne faut que compter.



Le savetier. — LIV. I.

Ne me traitez que comme on pourrait faire
En pareil cas l'homme le moins connu.
Serait-il dit que vous m'eussiez vaincu
D'honnêteté ? non sera, sur mon âme :

Il s'en tira non si gaillardement ;
Cette sœur fut beaucoup plus mal lotie ;
Le pauvre gars acheva simplement
Trois fois le jeu, puis après il fit chasse.

Les deux nonnains n'oublièrent la trace
Du cabinet non plus que du jardin ;
Il ne fallait leur montrer le chemin :
Mazet pourtant se ménagea de sorte
Qu'à sœur Agnès, quelques jours ensuivant,
Il fit apprendre une semblable note
En un pressoir tout au bout du couvent.
Sœur Angélique et sœur Claude suivirent,
L'une au dortoir, l'autre dans un cellier
Tant qu'à la fin la cave et le grenier
Du fait des sœurs maintes choses apprirent.
Point n'en resta que le sire Mazet
Ne régâtât au moins mal qu'il pouvait.
L'abbesse aussi voulut entrer en danse :
Elle eut son droit, double et triple pitance ;
De quoi les sœurs jeûnèrent très-longtemps.
Mazet n'avait faute de restaurants ;
Mais restaurants ne sont pas grande affaire
A tant d'emploi. Tant pressèrent le hère,
Qu'avec l'abbesse un jour venant au choc,
J'ai toujours oui, se dit-il, qu'un bon coq
N'en a que sept ; au moins qu'on ne me laisse
Toutes les neuf. Miracle ! dit l'abbesse ;
Venez, mes sœurs, nos jeûnes ont tant fait
Que Mazet parle. A l'entour du muet,
Non plus muet, toutes huit accoururent,
Tinrent chapitre, et sur l'heure conclurent
Qu'à l'avenir Mazet serait choyé
Pour le plus sûr ; car qu'il fût renvoyé,
Cela rendrait la chose manifeste.

Le compagnon, bien nourri, bien payé,
Fit ce qu'il put ; d'autres firent le reste.
Il les engea de petits Mazillons,
Desquels on fit de petits moinillons :
Ces moinillons devinrent bientôt pères,
Comme les sœurs devinrent bientôt mères,
A leur regret, pleines d'humilité :
Mais jamais nom ne fut mieux mérité.

LIVRE TROISIÈME.

I

LES OIES DE FRÈRE PHILIPPE.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACC.

Je dois trop au beau sexe, il me fait trop d'honneur
De lire ces récits, si tant est qu'il les lise.
Pourquoi non ? c'est assez qu'il condamne en son cœur
Celles qui font quelque sottise.
Ne peut-il pas, sans qu'il le dise,
Rire sous cape de ces tours,
Quelque aventure qu'il y trouve ?
S'ils sont faux, ce sont vains discours ;
S'ils sont vrais, il les désapprouve.
Trait-il après tout s'alarmer sans raison

Pour un peu de plaisanterie ?
Je craindrais bien plutôt que la cajolerie
Ne mît le feu dans la maison.
Chassez les soupirants, belles, souffrez mon livre
Je réponds de vous corps pour corps.
Mais pourquoi les chasser ? Ne saurait-on bien vivre
Qu'on ne s'enferme avec les morts ?
Le monde ne vous connaît guères,
S'il croit que les faveurs sont chez vous familières :
Non pas que les heureux amants
Soient ni phénix ni corbeaux blancs ;
Aussi ne sont-ce fourmilères.

Ce que mon livre en dit doit passer pour chansons.
J'ai servi des beautés de toutes les façons :



La servante justifiée. — LIV. II.

Qu'ai-je gagné ? très-peu de chose ;
Rien. Je m'aviserai plus tard d'être cause
Que la moindre de vous commit le moindre mal !
Contons, mais contons bien, c'est le point principal,
C'est tout ; à cela près, censeurs, je vous conseille
De dormir comme moi sur l'une et l'autre oreille.
Censurez, tant qu'il vous plaira,
Méchants vers et phrases méchantes ;
Mais pour bons tours, laissez-les là,
Ce sont choses indifférentes ;

Dit au vieillard un beau jour après boire,
Et raisonnant sur le fait des nonnains,
Qu'il passerait bien volontiers sa vie
Près de ces sœurs, et qu'il avait envie
De leur offrir son travail et ses mains
Sans demander récompenses ni gages.
Le compagnon ne visait à l'argent ;
Trop bien croyait, ces sœurs étant peu sages,
Qu'il en pourrait croquer une en passant,
Et puis une autre, et puis toute la troupe.

Nuto lui dit (c'est le nom du vieillard) :
Crois-moi, Mazet, mets-toi quelque autre part.



L'raison de saint Julien. — LIV. II.

J'aimerais mieux être sans pain ni soupe
Que d'employer en ce lieu mon travail :
Les nonnes sont un étrange bétail :
Qui n'a tâté de cette marchandise,
Ne sait encor ce que c'est que tournaent.
Je te le dis, laisse là ce convent ;
Car d'espérer les servir à leur guise,
C'est un abus : l'une voudra du mou,
L'autre du dur ; par quoi je te tiens fou,
D'autant plus fou que ces filles sont sottes :
Tu n'auras pas œuvre faite, entre nous ;

L'une voudra que tu plantes des choux,
L'autre voudra que ce soit des carottes.

Mazet reprit : Ce n'est pas là le point.
Vois-tu, Nuto, je ne suis qu'une bête :
Mais dans ce lieu tu ne me verras point
Un mois entier sans qu'on m'y fasse fête.
La raison est que je n'ai que vingt ans ;
Et, comme toi, je n'ai pas fait mon temps.
Je leur suis propre, et ne demande en somme
Que d'être admis. Dit alors le bon homme,
Au factoton tu n'as qu'à t'adresser ;
Allons-nous-en de ce pas lui parler.
Allons, dit l'autre... Il me vient une chose
Dedans l'esprit ; je ferai le muet
Et l'idiot. Je pense qu'en effet,
Reprit Nuto, cela peut être cause
Que le pater avec le factoton
N'auront de toi ni crainte ni soupçon.

La chose alla comme il l'avait prévue.
Voilà Mazet, à qui pour bienvenue
L'on fait bêcher la moitié du jardin.
Il contrefait le sot et le badin,
Et cependant laboure comme un sire.
Autour de lui les nonnes allaient rire.

Par un midi le compagnon dormant,
Ou bien feignant de dormir, il n'importe
(Boccace dit qu'il en faisait semblant),
Deux des nonnains le voyant de la sorte
Seul au jardin, car sur le haut du jour
Nulle des sœurs ne faisait long séjour
Hors le logis ; le tout crainte du hâle ;
De ces deux donc l'une approchant Mazet
Dit à sa sœur : Dedans ce cabinet
Menons ce sot. Mazet était beau mâle,
Et la galande à le considérer
Avait pris goût ; pourquoi sans différer
Amour lui fit proposer cette affaire.
L'autre reprit : Là-dedans ? et quoi faire ?
Quoi ? dit la sœur ; je ne sais, l'on verra ;
Ce que l'on fait alors qu'on en est là :
Ne dit-on pas qu'il se fait quelque chose ?

Jésus ! reprit l'autre sœur se signant,
Que dis-tu là ? notre règle défend
De tels pensers. S'il nous fait un enfant !
Si l'on nous voit ! Tu t'en vas être cause
De quelque mal. On ne nous verra point,
Dit la première ; et quant à l'autre point,
C'est s'alarmer avant que le coup vienne.
Usons du temps, sans nous tant mettre en peine,
Et sans prévoir les choses de si loin.
Nul n'est ici ; nous avons tout à point,
L'heure, et le lieu, si touffu que la vue
N'y peut passer ; et puis sur l'avenue
Je suis d'avis qu'une fasse le guet,
Tandis que l'autre étant avec Mazet
A son bel aise aura lieu de s'instruire
Il est muet, et n'en pourra rien dire.
Soit fait, dit l'autre ; il faut à ton désir
Acquiescer, et te faire plaisir.
Je passerai, si tu veux, la première
Pour t'obliger : au moins à ton loisir
Tu t'ébattras puis après de manière
Qu'il ne sera besoin d'y retourner.
Ce que j'en dis n'est que pour t'obliger.

Je le vois bien, dit l'autre plus sincère :
Tu ne voudrais sans cela commencer
Assurément, et tu serais honteuse.
Disant ces mots, elle éveilla Mazet,
Qui se laissa mener au cabinet.
Tant y resta cette sœur scrupuleuse,
Qu'à la fin l'autre, allant la dégager
De faction la fut faire changer.

Notre muet fait nouvelle partie ;

Car du métier de nymphe me couvrir,
On n'en est plus dès le moment qu'on aime.
Puis, quelle excuse ! Hélas ! si le passé
Dans votre esprit pouvait être effacé !
Du moins, Camille, excusez ma franchise :
Je vois fort bien que, quoi que je vous dise,
Je vous déplaïs. Mon zèle me nuira.
Mais, nuise ou non, Constance vous adore :
Méprisez-la, chassez-la, battez-la ;
Si vous pouvez, faites-lui pis encore :
Elle est à vous. Alors le jeune homme :
Critiquer gens m'est, dit-il, fort nouveau ;
Ce n'est mon fait ; et toutefois, madame,
Je vous dirai tout net que ce discours
Me surprend fort, et que vous n'êtes femme
Qui dût ainsi prévenir nos amours.
Outre le sexe, et quelque bienséance
Qu'il faut garder, vous vous êtes fait tort.
A quel propos toute cette éloquence ?

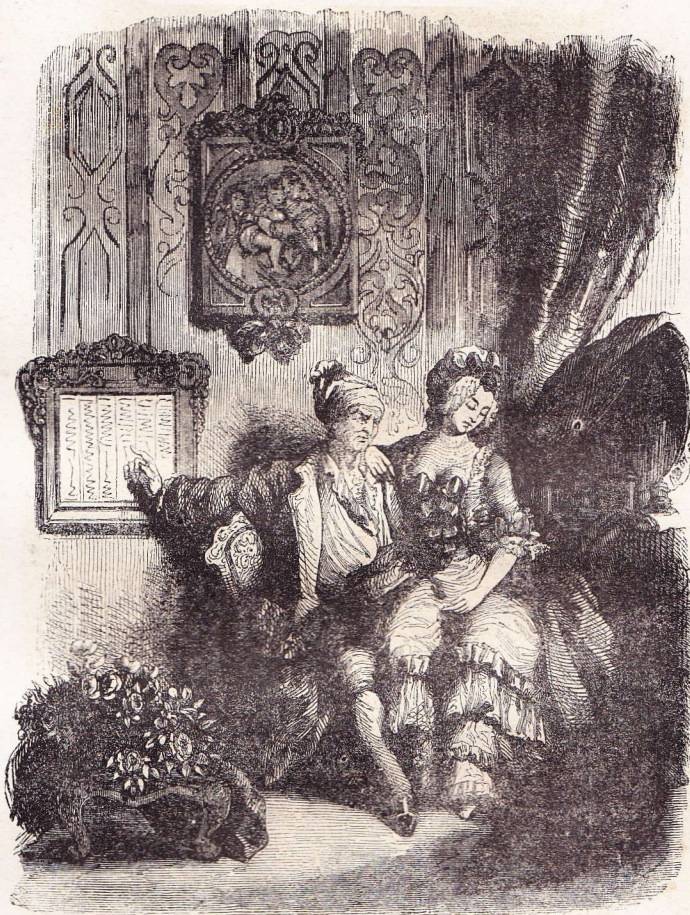


Le faiseur d'oreilles. — LIV. II.

Votre beauté m'eût gagné sans effort,
Et de son chef. Je vous le dis encor,
Je n'aime point qu'on me fasse d'avance.

Ce propos fut à la pauvre Constance

Un coup de foudre. Elle reprit pourtant :
J'ai mérité ce mauvais traitement.
Mais ose-t-on vous dire sa pensée ?
Mon procédé ne me nuirait pas tant,



Le calendrier des vieillards. — LIV. II.

Si ma beauté n'était point effacée.
C'est compliment ce que vous m'avez dit ;
J'en suis certaine, et lis dans votre esprit :
Mon peu d'appas n'a rien qui vous engage.
D'où me vient-il ? Je m'en rapporte à vous.
N'est-il pas vrai que naguère, entre nous,
A mes attraits chacun rendait hommage ?
Ils sont éteints ces dons si précieux.
L'amour que j'ai m'a causé ce dommage ;
Je ne suis plus assez belle à vos yeux :
Si je l'étais, je serais assez sage.
Nous parlerons tantôt de ce point-là,
Dit le galant : il est tard, et voilà
Minuit qui sonne ; il faut que je me couche.

Constance crut qu'elle aurait la moitié
D'un certain lit que d'un œil de pitié
Elle voyait : mais d'en ouvrir la bouche,
Elle n'osa, de crainte de refus.
Le compagnon, feignant d'être confus,
Se tut longtemps ; puis dit : comment ferai-je ?
Je ne me puis tout seul déshabiller

Il s'approcha, l'éveillant en sursaut.
 Elle du troc ne se souvint pour l'heure,
 Dont le galand, sans plus longue demeure,
 En vint au point. Bref, ils firent le saut.
 Le conte dit qu'il la trouva meilleure
 Qu'au premier jour. Pourquoi cela ? Pourquoi ?
 Belle demande ! en l'amoureuse loi,
 Pain qu'on dérobe et qu'on mange en cachette
 Vaut mieux que pain qu'on cuit et qu'on achète ;
 Je m'en rapporte aux plus savants que moi.
 Il faut pourtant que la chose soit vraie,



On ne s'avise jamais de tout. — LIV. II.

Et qu'après tout Hyménée et l'Amour
 Ne soient pas gens à cuire en même four :
 Témoin l'ébat qu'on prit sous la coudraie.
 On y fit chère ; il ne s'y servit plat
 Où maître Amour, cuisinier délicat,
 Et plus friand que n'est maître Hyménée,
 N'eût mis la main. Tiennette retournée,
 Compère Etienne, homme neuf en ce fait,
 Dit à part soi : Gille a quelque secret,
 J'ai retrouvé Tiennette plus jolie
 Qu'elle ne fut onc en jour de sa vie.
 Reprenons-la, faisons tour de Normand ;
 Dédisons-nous ; usons du privilège.

Voilà l'exploit qui trotte incontinent,

Aux fins de voir le troc et changement
 Déclaré nul et cassé nettement.
 Gille assigné de son mieux se défend.
 Un promoteur intervient pour le siège
 Episcopal, et vendique le cas.
 Grand bruit partout, ainsi que d'ordinaire ;
 Le parlement évoque à soi l'affaire.
 Sire Oudinet, le faiseur de contrats,
 Est amené ; l'on l'entend sur la chose.
 Voilà l'état où l'on dit qu'est la cause ;
 Car c'est un fait arrivé depuis peu.
 Pauvre ignorant que le compère Etienne !
 Contre ses fins cet homme, en premier lieu,
 Va de droit fil ; car s'il prit à ce jeu
 Quelque plaisir, c'est qu'alors la chrétienne
 N'était à lui : le bon sens voulait donc
 Que pour toujours il la laissât à Gille ;
 Sauf la coudraie, où Tiennette, dit-on,
 Allait souvent en chantant sa chanson :
 L'y rencontrer était chose facile ;
 Et, supposé que facile ne fût,
 Fallait qu'alors son plaisir d'autant crût.
 Mais allez-moi prêcher cette doctrine
 A des manants : ceux-ci pourtant avaient
 Fait un bon tour, et très-bien s'en trouvaient,
 Sans le dédit ; c'était pièce assez fine
 Pour en devoir l'exemple à d'autres gens.
 J'ai grand regret de n'en avoir les gants.

IV

LE CAS DE CONSCIENCE.

Les gens du pays des fables
 Donnent ordinairement
 Noms et titres agréables
 Assez libéralement ;
 Cela ne leur coûte guère :
 Tout leur est nymphe ou bergère,
 Et déesse bien souvent.
 Horace n'y faisait faute :
 Si la servante de l'hôte
 Au lit de notre homme allait,
 C'était aussitôt Ilie ;
 C'était la nymphe Egérie ;
 C'était tout ce qu'on voulait,
 Dieu, par sa bonté profonde,
 Un beau jour mit dans le monde
 Apollon son serviteur,
 Et l'y mit justement comme
 Adam le nomenclateur,
 Lui disant : Te voilà ; nomme.
 Suivant cette antique loi,
 Nous sommes parrains du roi.
 De ce privilège insigne,
 Moi, faiseur de vers indigne,
 Je pourrais user aussi
 Dans les contes que voici ;
 Et, s'il me plaisait de dire
 Au lieu d'Anne, Sylvanire,
 Et pour messire Thomas,
 Le grand druide Adamas,
 Me mettrait-on à l'amende ?
 Non ; mais, tout considéré,
 Le présent conte demande
 Qu'on dise Anne et le curé.

Anne, puisqu'ainsi va, passait dans son village
 Pour la perle et le parangon.
 Etant un jour près d'un rivage,
 Elle vit un jeune garçon
 Se baigner nu : la fillette était drue,

Honnête toutefois : l'objet plut à sa vue.
Nuls défauts ne pouvaient être au gars reprochés ;
Puis, dès auparavant aimé de la bergère,
Quand il en aurait eu, l'Amour les eût cachés ;
Jamais tailleur n'en sut, mieux que lui, la manière.
Anne ne craignait rien : des saules la couvraient
Comme eût fait une jalousie :
Çà et là ses regards en liberté couraient
Où les portait leur fantaisie ;
Çà et là, c'est-à-dire aux différents attraits
Du garçon au corps jeune et frais.
Blanc, poli, bien formé, de taille haute et drôte,
Digne enfin des regards d'Annète.
D'abord une honte secrète
La fit quatre pas reculer ;
L'amour, huit autres avancer :
Le scrupule survint, et pensa tout gâter.
Anne avait bonne conscience :
Mais comment s'abstenir ? Est-il quelque défense
Qui l'emporte sur le désir,
Quand le hasard fait naître un sujet de plaisir ?
La belle à celui-ci fit quelque résistance ;
A la fin, ne comprenant pas
Comme on peut pêcher de cent pas,
Elle s'assit sur l'herbe, et, très-fort attentive,
Annette la contemplative
Regarda de son mieux. Quelqu'un n'a-t-il point vu
Comme on dessine sur nature ?
On vous campe une créature.
Une Eve, ou quelque Adam, j'entends un objet nu ;
Puis force gens, assis comme notre bergère,
Font un crayon conforme à cet original.
Au fond de sa mémoire Anne en sut fort bien faire
Un qui ne ressemblait pas mal.
Elle y serait encore si Guillot (c'est le sire)
Ne fût sorti de l'eau. La belle se retire
A propos ; l'ennemi n'était plus qu'à vingt pas.
Plus fort qu'à l'ordinaire ; et c'eût été grand cas
Qu'après de semblables idées
Amour en fût demeuré là :
Il comptait pour siennes déjà
Les faveurs qu'Anne avait gardées.
Qui ne s'y fût trompé ? Plus je songe à cela
Moins je le puis comprendre. Anne la scrupuleuse
N'osa, quoi qu'il en soit, le garçon régaler ;
Ne laissant pas pourtant de récapituler
Les points qui la rendaient encor toute honteuse.

Pâques vint, et ce fut un nouvel embarras.
Anne faisant passer ses péchés en revue,
Comme un passe-volant mit en un coin ce cas :
Mais la chose fut aperçue.
Le curé, messire Thomas,
Sut relever le fait ; et, comme l'on peut croire,
En confesseur exact il fit conter l'histoire,
Et circonstancier le tout fort amplement,
Pour en connaître l'importance,
Puis faire aucunement cadrer la pénitence,
Chose où ne doit errer un confesseur prudent.
Celui-ci malmena la belle :
Etre dans ses regards à tel point sensuelle !
C'est, dit-il, un très-grand péché ;
Autant vaut l'avoir vu que de l'avoir touché.
Cependant la peine imposée
Fut à souffrir assez aisée ;
Je n'en parlerai point : seulement on saura
Que messieurs les curés, en tous ces cantons-là,
Ainsi qu'au nôtre, avaient des dévots et dévotes,
Qui, pour l'examen de leurs fautes,
Leur payaient un tribut, qui plus, qui moins, selon
Que le compte à rendre était long.
Du tribut de cet an Anne étant soucieuse,
Arrive que Guillot pêche un brochet fort grand :
Tout aussitôt le jeune amant
Le donne à sa maîtresse ; elle, toute joyeuse,
Le va porter du même pas
Au curé messire Thomas.
Il reçoit le présent, il l'admire ; et le drôle
D'un petit coup sur l'épaule
La fillette régala,
Lui sourit, lui dit : Voilà
Mon fait, joignant à cela
D'autres petites affaires,
C'était jour de calende, et nombre de confrères

Devaient dîner chez lui. Voulez-vous doublement
M'obliger ? dit-il à la belle ;
Accommodez chez vous ce poisson promptement,
Puis l'apportez incontinent :
Ma servante est un peu nouvelle.

Anne court ; et voilà les prêtres arrivés.
Grand bruit, grande cohue : en cave on se transporte :



Le villageois qui cherche son veau — LIV. II.

Aucuns des vins sont approuvés ;
Chacun en raisonne à sa sorte.
On met sur table, et le doyen
Prend place, en saluant toute la compagnie.
Racontent leurs propos serait chose infinie ;
Puis le lecteur s'en doute bien.
On permuta cent fois, sans permuter pas une,
Santés, Dieu sait combien ! chacun à sa chacune
But en faisant de l'œil : nul scandale. On servit
Potages, menus mets, et même jusqu'au fruit,
Sans que le brochet vint ; tout le dîner s'achève
Sans brochet, pas un brin, Guillot, sachant ce don.
L'avait fait rétracter pour plus d'une raison.
Légère de brochet la troupe enfin se lève.

Se fait servir, chiches et fiers appas
Que le soleil ne voit qu'au nouveau monde,
Car celui-ci ne le lui montre pas.
La prieure a sur son nez des lunettes,



A femme avare, galant escroc. — liv. II.

Pour ne juger du cas légèrement.
Tout à l'entour sont debout vingt nonnettes,
En un habit que vraisemblablement
N'avaient pas fait les tailleurs du couvent.
Figurez-vous la question qu'au sire
On donna lors : besoin n'est de le dire.
Touffes de lis, proportion du corps,
Secrets appas, embonpoint et peau fine,
Fermes tetons, et semblables ressorts,
Eurent bientôt fait jouer la machine :
Elle échappa, rompit le fil d'un coup,
Comme un coursier qui romprait son licou,
Et sauta droit au nez de la prieure,
Faisant sauter lunettes tout à l'heure
Jusqu'au plancher. Il s'en fallut bien peu
Que l'on ne vit tomber la lunetière.
Elle ne prit cet accident en jeu.
L'on tint chapitre, et sur cette matière
Fut raisonné longtemps dans le logis.
Le jeune loup fut aux vieilles brebis
Livré d'abord. Elles vous l'empoignèrent,

A certain arbre en leur cour l'attachèrent,
Ayant le nez devers l'arbre tourné,
Le dos à l'air avec toute la suite.
Et cependant que la troupe maudite
Songe comment il sera guerdonné,
Que l'une va prendre dans les cuisines
Tous les balais, et que l'autre s'en court
A l'arsenal où sont les disciplines;
Qu'une troisième enferme à double tour
Les sœurs qui sont jeunes et pitoyables;
Bref, que le sort, ami du marjolet,
Ecarte ainsi toutes les détestables;
Vient un meunier monté sur son mulêt,
Garçon carré, garçon couru des filles,
Bon compagnon, et beau joueur de quilles.
Oh ! oh ! dit-il, qu'est-ce là que je voi ?
Le plaisant saint ! Jeune homme, je te prie,
Qui t'a mis là ? sont-ce ces sœurs ? dis-moi :
Avec quelqu'une as-tu fait la folie ?
Te plaisait-elle ? était-elle jolie ?
Car, à te voir, tu me portes, ma foi

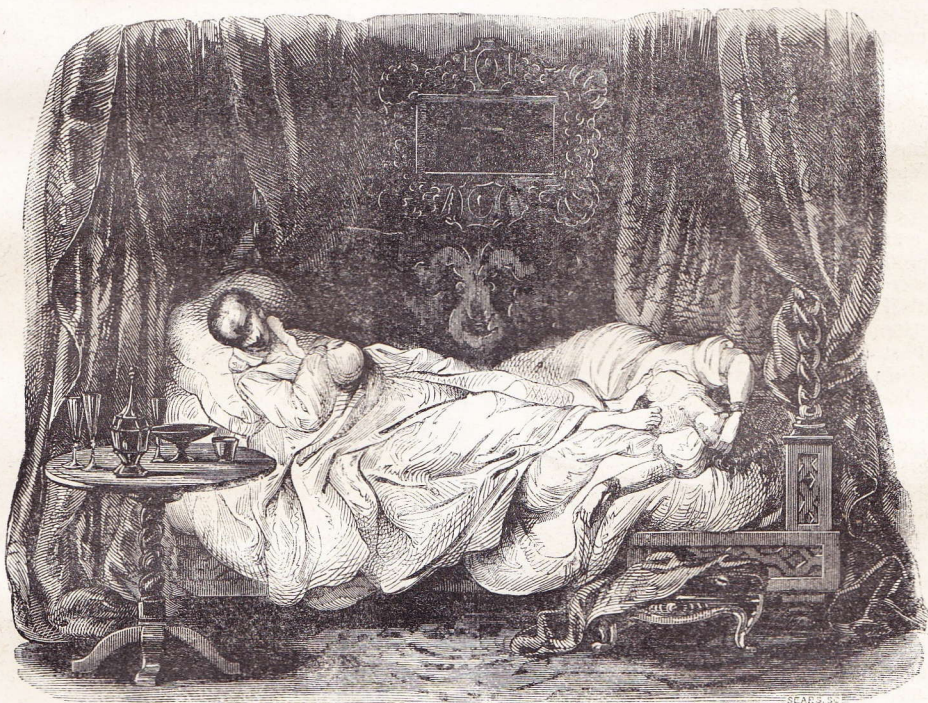


L'ermite. — liv. II.

(Plus je regarde et mire ta personne),
Tout le minois d'un vrai croqueur de nonne.
L'autre répond : Hélas ! c'est le rebours ;
Ces nonnes m'ont en vain prié d'amours :

Voilà mon mal. Dieu me doint patience !
Car de commettre une si grande offense,
J'en fais scrupule, et fût-ce pour le roi,
Me donnât-on aussi gros d'or que moi.
Le meunier rit ; et, sans autre mystère,
Vous le délie, et lui dit : Idiot,
Scrupule, toi qui n'es qu'un pauvre hère !
C'est bien à nous qu'il appartient d'en faire !
Notre curé ne serait pas si sot.
Vite fuis-t'en, m'ayant mis en ta place ;
Car aussi bien tu n'es pas, comme moi,
Franc du collier, et bon pour cet emploi :
Je n'y veux point de quartier ni de grâce.
Viennent ces sœurs, toutes, je te répond
Verront beau jeu, si la corde ne rompt.

Pour demeurer en aussi beau chemin.
Tiens, tiens, voilà l'ébat que l'on désire.
A ce discours, fouets de rentrer en jeu,
Verges d'aller, et non pas pour un peu ;
Meunier de dire en langue intelligible,
Crainte de n'être assez bien entendu :
Mesdames, je... ferai tout mon possible
Pour m'acquitter de ce qui vous est dû.
Plus il leur tient des discours de la sorte,
Plus la fureur de l'antique cohorte
Se fait sentir. Longtemps il s'en souvint.
Pendant qu'on donne au maître l'anguillade,
Le mulet fait sur l'herbette gambade.
Ce qu'à la fin l'un et l'autre devint,
Je ne le sais, ni ne m'en mets en peine :



La courtisane amoureuse. — LIV. III.

L'autre deux fois ne se le fait redire ;
Il vous l'attache, et puis lui dit adieu.

Large d'épaule, on aurait vu le sire
Attendre nu les nonnains en ce lieu.
L'escadron vient, porte en guise de cierges
Gaules et fouets, procession de verges,
Qui fit la ronde à l'entour du meunier.
Sans lui donner le temps de se montrer,
Sans l'avertir. Tout beau ! dit-il, mesdames,
Vous vous trompez ; considérez-moi bien :
Je ne suis pas cet ennemi des femmes,
Ce scrupuleux qui ne vaut rien à rien.
Employez moi : vous verrez des merveilles :
Si je dis faux, coupez-moi les oreilles.
D'un certain jeu je viendrai bien à bout.
Mais quant au fouet je n'y vaud rien du tout.
Qu'entend ce rustre, et que nous veut-il dire ?
S'écria lors une de nos sans-dents :
Quoi ! tu n'es pas notre faiseur d'enfants !
Tant pis pour toi, tu paieras pour le sire ;
Nous n'avons pas telles armes en main

Suffit d'avoir sauvé le jouvenceau.
Pendant un temps les lecteurs, pour douzaine
De ces nonnains au corps gent et si beau,
N'auraient voulu, je gage, être en sa peau.

XIII

LE CUVIER.

Soyez amant, vous serez inventif ;
Tour ni détour, ruse ni stratagème
Ne vous faudront le plus jeune apprentif

Tout vilain cas, dit-elle, est reniable;
Ces serments vains et peu dignes de foi
Mériteraient qu'on vous fit votre sauce.
Laissons cela : la chose est vraie ou fausse;
Mais, fausse ou vraie, il faut, et croyez-moi,
Vous mettre bien dans la tête qu'Aminte
Est femme sage, honnête, et hors d'atteinte :
Renoncez-y. Je le puis aisément,
Reprit Cléon. Puis, au même moment,
Il va chez lui songer à cette affaire :
Rien ne lui peut débrouiller le mystère.
Trois jours n'étaient passés entièrement
Que revoici chez Alis notre belle.



Les Rémois. — LIV. III.

Vous n'avez pas, madame, lui dit-elle,
Encore vu, je pense, notre amant;
De plus en plus sa poursuite s'augmente.
Madame Alis s'emporte, se tourmente :
Quel malheureux ! Puis, l'autre la quittant,
Elle le mande. Il vient tout à l'instant.
Dire en quels mots Alis fit sa harangue,
Il me faudrait une langue de fer ;
Et, quand de fer j'aurais même la langue,
Je n'y pourrais parvenir : tout l'enfer
Fut employé dans cette réprimande.
Allez, Satan ; allez, vrai Lucifer,
Maudit de Dieu. La fureur fut si grande,

Que le pauvre homme, étourdi dès l'abord,
Ne sut que dire. Avouer qu'il eût tort,
C'était trahir par trop sa conscience.
Il s'en retourne, il rumine, il repense,
Il rêve tant, qu'enfin il dit en soi :
Si c'était là quelque ruse d'Aminte !
Je trouve, hélas ! mon devoir dans sa plainte.
Elle me dit : O Cléon ! aime-moi,
Aime-moi donc, en disant que je l'aime.
Je l'aime aussi, tant pour son stratagème
Que pour ses traits. J'avoue en bonne foi
Que mon esprit d'abord n'y voyait goutte ;
Mais à présent je ne fais aucun doute :
Aminte veut mon cœur assurément.
Ah ! si j'osais, dès ce même moment
Je l'irais voir ; et, plein de confiance,
Je lui dirais quelle est la violence,
Quel est le feu dont je me sens épris.
Pourquoi n'oser ? offense pour offense,
L'amour vaut mieux encore que le mépris.
Mais si l'époux m'attrapait au logis !...
Laissons-la faire, et laissons-nous conduire.

Trois autres jours n'étaient passés encor,
Qu'Aminte va chez Alis, pour instruire
Son cher Cléon du bonheur de son sort.
Il faut, dit-elle, enfin que je déserte :
Votre parent a résolu ma perte ;
Il me prétend avoir par des présents :
Moi, des présents, c'est bien choisir sa femme !
Tenez, voilà rubis et diamants ;
Voilà bien pis ; c'est mon portrait, madame ;
Assurément de mémoire on l'a fait,
Car mon époux a tout seul mon portrait.
A mon lever, cette personne honnête
Que vous savez, et dont je tais le nom,
S'en est venue, et m'a laissé ce don.
Votre parent mérite qu'à la tête
On le lui jette, et, s'il était ici...
Je ne me sens presque pas de colère.
Oyez le reste : il m'a fait dire aussi
Qu'il sait fort bien qu'aujourd'hui pour affaire
Mon mari couche à sa maison des champs ;
Qu'incontinent qu'il croira que mes gens
Seront couchés et dans leur premier somme,
Il se rendra devers mon cabinet.
Qu'espère-t-il ? pour qui me prend cet homme ?
Un rendez-vous ! est-il fol en effet ?
Sans que je crains de commettre Gêronte,
Je poserais tantôt un si bon guet,
Qu'il serait pris ainsi qu'au trébuchet,
Ou s'enfuirait avec sa courte honte
Ces mots finis, madame Aminte sort.

Une heure après, Cléon vint ; et d'abord
On lui jeta les joyaux et la boîte :
On l'aurait pris à la gorge au besoin.
En bien ! cela vous semble-t-il honnête ?
Mais ce n'est rien, vous allez bien plus loin.
Alis dit lors, mot pour mot, ce qu'Aminte
Venait de dire en sa dernière plainte.
Cléon se tint pour dûment averti.
J'aimais, dit-il, il est vrai, cette belle ;
Mais, puisqu'il faut ne rien espérer d'elle,
Je me retire, et prendrai ce parti.
Vous ferez bien ; c'est celui qu'il faut prendre.
Lui dit Alis. Il ne le prit pourtant.
Trop bien, minuit à grand-peine sonnait,
Le compagnon sans faute se va rendre
Devers l'endroit qu'Aminte avait marqué.
Le rendez-vous était bien expliqué ;
Ne doutez pas qu'il n'y fût sans escorte.
La jeune Aminte attendait à la porte :
Un profond somme occupait tous les yeux ;
Même ceux-là qui brillent dans les cieus
Étaient voilés par une épaisse nue.
Comme on avait toute chose prévue,
Il entre vite, et sans autre discours
Ils vont... ils vont au cabinet d'amours.
Là le galant dès l'abord se récrie,
Comme la dame était jeune et jolie,
Sur sa beauté ; la bonté vint après ;
Et celle-ci suivit l'autre de près.

Mais, dites-moi de grâce, je vous prie,
Qui vous a fait aviser de ce tour ?
Car jamais tel ne se fit en amour :
Sur les plus fins je prétends qu'il excelle,



Les troqueurs. — LIV. IV.

Et vous devez vous-même l'avouer.
Elle rougit et n'en fut que plus belle.
Sur son esprit, sur ses traits, sur son zèle,
Il la loua. Ne fit-il que louer ?

IV

LE REMÈDE.

Si l'on se plaît à l'image du vrai,
Combien doit-on rechercher le vrai même !

J'en fais souvent dans mes contes l'essai,
Et vois toujours que sa force est extrême,
Et qu'il attire à soi tous les esprits.
Non qu'il ne faille en de pareils écrits
Feindre les noms ; le reste de l'affaire
Se peut conter sans en rien déguiser :
Mais quant aux noms, il faut au moins les taire ;
Et c'est ainsi que je vais en user.

Près du Mans donc, pays de sapience,
Gens pesant l'air, fine fleur de Normand,
Une pucelle eut naguère un amant
Frais, délicat, et beau par excellence,
Jeune surtout ; à peine son menton
S'était vêtu de son premier coton.
La fille était un parti d'importance ;
Charmes et dot, aucun point n'y manquait :
Tant et si bien, que chacun s'appliquait
A la gagner : tout le Mans y courait.



Le roi Candaule et le maître en droit. — LIV. IV.

Ce fut en vain ; car le cœur de la fille
Inclinait trop pour notre jeune homme :
Les seuls parents, par un esprit manœuvre,
La destinaient pour une autre famille.

A mon avis n'a point de fondement,
Puisque la dame et l'ami nullement
Ne prétendaient vaquer à ces mystères.
L'autre point est touchant le talion ;



La fiancée du roi de Garbe. — LIV. IV.

Et l'on demande en cette occasion
Si, pour user d'une juste vengeance,
Prétendre erreur et cause d'ignorance
A cette dame aurait été permis.
Bien que ce soit assez là mon avis,
La dame fut toujours inconsolable.
Dieu gard de mal celles qu'en cas semblable
Il ne faudrait nullement consoler !
J'en connais bien qui n'en feraient que rire :
De celles-là je n'ose plus parler,
Et je ne vois rien des autres à dire.

PHILÉMON ET BAUCIS.

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE

A MONSIEUR LE DUC DE VENDÔME.

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille :
Des soucis dévorants c'est l'éternel asile ;
Véritables vautours, que le fils de Japet



Le tableau. — LIV. IV.

Représente, enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste.
Le sage y vit en paix, et méprise le reste :
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,

Il regarde à ses pieds les favoris des rois ;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne
Que la Fortune vend ce qu'on eroit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour,
Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple :
Tous deux virent changer leur cabane en un temple.
Hyménée et l'Amour, par des désirs constants,
Avaient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps :
Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme ;
Clothon prenait plaisir à filer cette trame.

Ils surent cultiver, sans se voir assistés,
Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés.

Jamais le ciel ne fut aux humains si facile
Que quand Jupiter même était de simple bois ;
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point : faites tiédir cette onde :
Encor que le pouvoir au désir ne réponde,
Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus.
Quelques restes de feu sur la cendre épandus
D'un souffle baletant par Baucis s'allumèrent.
Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent.
L'onde tiède, on lava les pieds des voyageurs.
Philémon les pria d'excuser ces longueurs :
Et, pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les dieux, non point sur la fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois ;
Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
Cependant par Baucis le festin se prépare.



La clochette. — LIV. V.

Eux seuls ils composaient toute leur république :
Heureux de ne devoir à pas un domestique
Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendaient !
Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendaient ;
L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sut encor se produire.

Ils habitaient un bourg plein de gens dont le cœur
Joignait aux duretés un sentiment moqueur.
Jupiter résolut d'abolir cette engeance.
Il part avec son fils, le dieu de l'éloquence ;
Tous deux en pèlerins vont visiter ces lieux.
Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux dieux.
Prêts enfin à quitter un séjour si profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hospitalière, humble et chaste maison.
Mercure frappe : on ouvre. Aussitôt Philémon
Vient au-devant des dieux, et leur tient ce langage :
Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,
Reposez-vous. Usez du peu que nous avons,
L'aide des dieux a fait que nous le conservons :
Usez-en. Saluez ces pénates d'argile.

La table où l'on servit le champêtre repas
Fut d'ais non ornés à l'aide du compas :
Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avait rompue.
Baucis en égala les appuis chancelants
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :
Il ne servait pourtant qu'aux fêtes solennelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tout mets,
D'un peu de lait, de fruits, et des dons de Cérès.

Les divins voyageurs, altérés de leur course,
Mêlaient au vin grossier le cristal d'une source.
Plus le vase versait, moins il s'allait vidant.
Philémon reconnut ce miracle évident ;
Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent ;
A ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent.
Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils
Qui font trembler les cieus sur leurs pôles assis.
Grand Dieu ! dit Philémon, excusez notre faute :
Quels humains auraient cru recevoir un tel hôte ?
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux :

Il prit pour héritière, en finissant ses jours,
Iole, qui mouilla de pleurs son mausolée.
Que sert-il d'être plaint quand l'âme est envolée?
Ce satrape eût mieux fait d'oublier ses amours.

La jeune Iris à peine achevait cette histoire :
Et ses sœurs avouaient qu'un chemin à la gloire,
C'est l'amour. On fait tout pour se voir estimé :
Est-il quelque chemin plus court pour être aimé?
Quel charme de s'ouïr louer par une bouche
Qui, même sans s'ouvrir, nous enchante et nous touche!
Ainsi disaient ces sœurs. Un orage soudain
Jette un secret remords dans leur profane sein.
Bacchus entre, et sa cour, confus et long cortège :
Où sont, dit-il, ces sœurs à la main sacrilège?
Que Pallas les défende, et vienne en leur faveur

Opposer son égide à ma juste fureur :
Rien ne m'empêchera de punir leur offense.
Voyez : et qu'on se rie après de ma puissance!
Il n'eut pas dit, qu'on vit trois monstres au plancher,
Ailés, noirs et velus, en un coin s'attacher.
On cherche les trois sœurs; on n'en voit nulle trace.
Leurs métiers sont brisés; on élève en leur place
Une chapelle au dieu père du vrai nectar.
Pallas a beau se plaindre, eile a beau prendre part
Au destin de ces sœurs par elle protégées :
Quand quelque dieu, voyant ses bontés négligées,
Nous fait sentir son ire, un autre n'y peut rien :
L'Olympe s'entretient en paix par ce moyen.
Profitons, s'il se peut, d'un si fameux exemple.
Chômions : c'est faire assez qu'aller de temple en temple
Rendre à chaque immortal les vœux qui lui sont dus :
Les jours donnés aux dieux ne sont jamais perdus.

FIN DES CONTES.

